

UDA

2008-2009

Le monde en pages

Ma deuxième peau

De Erwin Mortier



Animation de l'Atelier

Daniel Simon

Pour rappel

... et pour ne pas répéter inutilement, on pourra se reporter, à propos de la littérature flamande d'aujourd'hui, au dossier consacré à Hugo Claus. Et notamment aux articles suivants :

- Quelques propos sur la littérature flamande : un point de vue québécois
Par Gilles Pellerin, Journal le libraire
- La culture flamande toujours rebelle
Par Serge Govaert
- C'est quoi la littérature flamande?
Jeran Overstijns

Erwin Mortier

Erwin Mortier, né en 1965 (Hansbeke, Flandre-Orientale). Il a étudié l'histoire de l'art à Gand, où il vit et travaille aujourd'hui, comme conservateur au musée Guislain. Dès la publication de son premier roman, *Marcel*, en 1999, la critique a salué l'apparition d'un grand auteur flamand, capable de renouveler des sujets traditionnels par la seule magie de son écriture. Mortier y traite le thème " clausien " de la Flandre pendant l'Occupation, à travers le regard qu'un adolescent, projection de l'auteur, porte sur la mémoire d'un oncle collaborateur. Marcel a ouvert un cycle poursuivi par *Mijn tweede huid (2000) (Ma deuxième peau, 2004)*, subtil et attachant roman de formation où le narrateur évoque avec une mélancolie teintée d'humour ses années de collège et la découverte de son homosexualité. Le triptyque s'est achevé en 2002 avec le roman *Sluitertijd (Temps de pose)*.

L'écriture ciselée de Mortier va de pair avec un art de la suggestion qui fait que les moments dramatiques eux-mêmes semblent baigner dans une atmosphère rêveuse. Erwin Mortier a également débuté en poésie avec le recueil *Vergeten licht (Lumière oubliée, 2000)*.

Marcel (Marcel, 1999), traduit du néerlandais par Marie Hooghe. [Paris], Éditions Fayard, 2003, 180 p., 15 €.

Ma deuxième peau (*Mijn tweede huid, 2000*), roman traduit du néerlandais par Marie Hooghe. [Paris], Éditions Fayard, à paraître en 2004.

BIBLIOGRAPHIE : Cyrille Offermans, « Un monde disparu : à propos de l'œuvre d'Erwin Mortier », traduit du néerlandais par Jean-Marie Jacquet, dans *Septentrion* XXX-1, 2001.

ANTHOLOGIES / REVUES : Poèmes, dans *Septentrion* XXXI-1, 2002.

L'épaisseur du temps arrêté
Jacques Hermans

Même si elle ne traite pas de Ma seconde peau, cette critique du dernier roman de Erwin Mortier, Temps de pose (2005 en français) est intéressante en ce qu'elle fait le point sur l'ensemble de l'œuvre.

Avec une voix juste et émouvante, Erwin Mortier dessine le paysage flamand où il fut enfant. Joris est élevé par son oncle Werner et sa tante Laura, épiciers d'un village flamand. N'ayant pu avoir d'enfant, ils éduquent du mieux qu'ils peuvent leur neveu. La mère du garçon habite en Espagne, où elle s'est mariée «en dessous de sa condition». A la mort de son mari, alcoolique, elle abandonna la garde du petit à ses beau-frère et belle-soeur. Le père de Joris repose au cimetière, à quelques pas du magasin. Cimetière où l'enfant circule parfois, imaginant à son géniteur une existence posthume.

Erwin Mortier est un enchanteur. Ses romans, sa poésie, ses nouvelles provoquent un sentiment jubilatoire. La trame narrative est fertile en péripéties, génératrice d'émotions. La grâce et la nostalgie parcourent «Temps de pose» dont le héros de onze ans a le goût de l'aventure chevillé au corps. Les vacances confinent à l'éternité. Le temps n'a pas encore la signification qu'il aura plus tard. Cette enfance, plate et verte comme une pelouse flamande, s'étend à perte de vue sans accidents de terrain. Le jeune Joris aime s'y rouler. Il retrouve la mémoire des rêves, une certaine innocence, une certaine rébellion.

PSYCHOLOGIE

Ce qui fait l'intérêt du roman d'Erwin Mortier, au-delà de sa beauté formelle et de l'excellence de la traduction de Marie Hooghe, c'est son approche lucide du climat social qui régnait dans la Flandre des années cinquante. Une bonne dose d'humour nous sauve du pire: Monsieur Theodore, dernier baron de Stuyvenberghe, n'aime pas se souvenir que Jean van Callant planta son épée dans les entrailles d'un guerrier de la cavalerie française voor schildklier en vriend...

Dans cet univers surréaliste, les sons et les couleurs prennent une importance considérable. Que revendique-t-il dans ce roman où le temps semble s'être figé? De la psychologie. Sans doute Mortier a-t-il vu dans l'exploration de la veine psychologique une manière d'être sage et, sans doute, le mérite de cette oeuvre est-il de lui offrir l'image non pas d'un adolescent impatient mais d'un homme mûr qui se retourne sur son enfance, non pour la rejeter mais afin d'en faire un havre de poésie.

Ce n'est pas tout: «Temps de pose» est aussi l'histoire de l'absence du père et de la mère de Joris, jeune révolté qui tente de comprendre le monde en tenant entre ses mains de vieilles photos découvertes dans une valise.

L'oeuvre poétique et romanesque d'Erwin Mortier a été récompensée par plusieurs prix littéraires, en Belgique et aux Pays-Bas. Avaient déjà paru, chez Fayard, «Marcel», prix de la traduction Amédée Pichot en 2003, et «Ma deuxième peau» en 2004. Quand «Marcel» sortit de presse, il conquiert un cercle de passionnés. Aujourd'hui, c'est un classique de cette littérature qu'on étudie parce qu'il appelle la relecture. Certains souvenirs sont une pente qu'on ne remonte jamais. partir de cette perte, l'auteur a dessiné, avec un art très sûr, un fragment inoubliable de son enfance. Dès que l'enfant appelle, le lecteur est invité à se pencher, à l'écouter, à lui répondre. Simplement, sans fausse candeur ni pudeur, c'est le pari réussi d'Erwin Mortier avec ce roman qui stimule et réjouit la mémoire.

© La Libre Belgique 2005 – Mis en ligne le 25/11/2005

Les rites de passage d'Erwin Mortier
Par Jacques De Decker

Il est l'écrivain flamand dont on se passe le nom comme un talisman depuis quelque temps. Erwin Mortier n'est pas, comme ses prestigieux aînés dont on peut découvrir les textes fondateurs grâce au travail éditorial de Francis Dannemark au Castor Astral, ce qu'on appelle un grand tempérament. Il est plutôt un styliste hypersensible, attentif à restituer des sensations fines, inédites, indicibles avec une précision scrupuleuse et vibrante qui, pour la manière, évoque un Jean Rouaud. La traductrice Marie Hooghe, dotée d'une capacité d'adaptation exceptionnelle, excelle à se couler dans ses tentatives toutes proustiennes de restituer des émois qui, sans ce talent, seraient restées lettre morte.

Ma deuxième peau (Mijn tweede huid) est le récit d'une mue, très exactement. Anton Callewijn, au fil des pages, va passer de la prime enfance à l'âge du permis de conduire, du temps où il ne savait pas encore vraiment parler à celui où il s'émancipe du giron familial. Mortier détaille ces différents rites de passage sans autres signaux que des indices concrets : pendant longtemps, Anton a besoin d'assistance pour nouer ses lacets de chaussures, par exemple, alors que son cousin Roland y parvient avec un sifflement de fouet.

Exerçant une fidélité extrême aux fragments de mémoire, Mortier les creuse, les sonde, avec une attention particulière portée aux corps qu'il aborde avec une surprenante richesse métaphorique : Ses omoplates ressortaient comme s'il lui poussait des ailes qui jetaient une ombre sur l'archipel de son épine dorsale... Un écrivain de race se manifeste ici. Peu lui importe la modestie de son univers : tout est dans l'ajustement de la focale pour mieux lui donner forme. En parvenant à ces inscriptions, l'auteur se construit lui-même. Le temps n'est plus perdu lorsqu'il aboutit à un livre. Eric De Kuyper, en Flandre, explore déjà cette voie. Erwin Mortier lui emprunte le pas.

Jeunesse flamande
Par Rose-Marie PAGNARD

Erwin Mortier en maître imagier de l'enfance et de l'adolescence, avec un deuxième roman.

L'enfant qui dit «je» est encore tout petit, mais son rapport à la vie déborde de passion: je suis le centre du monde, croit-il, les objets me parlent ou me mystifient, les tantes dégagent des parfums troublants, ma mère beurre des tartines, mon père se rase, mon vieil oncle me prend sur ses genoux et me balance et soudain... il s'affaisse et tout devient noir. C'est cette scène d'une mort en plein jeu, dans le nid rassurant d'une vieille maison flamande des années 1960, qu'Erwin Mortier a choisi d'évoquer en premier, liant ainsi les pôles de la vie et traçant la frontière qui sépare l'insouciance première de son héros, Anton, des étapes sérieuses et difficiles de sa jeunesse.

Ma Deuxième Peau (titre original: *Mijn tweede Huid*, littéralement traduit en un titre français plutôt laid), raconte les trois étapes marquantes de cette jeunesse, d'abord l'heureuse petite enfance – Anton est fils unique et choyé –, puis le début de l'adolescence sous le regard méprisant du cousin Marcel, de deux ans plus âgé et que les parents d'Anton hébergent pour un temps, enfin l'entrée au gymnase et l'amitié passionnée entre Anton et Willem. L'événement tragique qui survient à la fin du roman donne au lecteur l'impression d'une lumière implacable et fascinante, le canal brille comme les larmes d'Anton, toutes les images et tous les mots qui, en touches légères, impressionnistes, se sont inscrits dans sa lecture, prennent soudain sens.

Comme dans *Marvel*, le style d'Erwin Mortier est inexplicablement suggestif : sans jamais obscurcir les événements et les pensées, il les dit avec une retenue qui excite notre imagination

de lecteur. L'univers de *Ma Deuxième Peau* évoque celui des romans de Michel Tremblay. Tels certains garçons décrits par l'auteur canadien, Anton est un être contemplatif qui, grâce à son intelligence et au soutien de ses parents ouvriers, fréquente le gymnase, côtoie des jeunes gens riches. Comme Willem, rieur et amoureux d'Anton. Un amour d'abord tenu à distance, inaccompli jusqu'au drame, et qui finira, on le devine, par déterminer la vie d'adulte d'Anton.

Le Temps, 22 mai 2004

Culture & questions qui font débat¹

Il n'est pas sans intérêt, pour le présent livre, de donner la parole à une critique gay qui explicite certains aspects de l'œuvre, seulement esquissés ailleurs.

Anton, le fils, est issu d'une famille paysanne dont la ferme a dû être vendue. Le père s'est converti en ouvrier. Nous sommes près de Bruges, dans les années 60-70. Anton est habillé au moins coûtant. La famille héberge un cousin, Roland, à peine plus âgé. Il est solide, cruel, brutal, rote et trousse les filles.

Nulle sympathie ne s'ébauche entre les deux cousins. Anton serait ainsi donc destiné à rester seul avec lui-même, si, à la rentrée scolaire, un nouveau venu, Willem, ne le prenait en sympathie.

Anton reconnaît ce garçon qui semble venu tout spécialement « pour lui. » Willem est le fils d'un architecte, une autre classe sociale. Il sort Anton de son monde limité, mais peut-être pas encore de sa solitude. Les initiatives viennent de Willem. Il attire Anton dans sa famille, lui offre sa présence sans jamais peser, moque un peu son caractère rêveur. Les deux garçons sont maintenant amants. Le dernier été avant l'entrée à l'université...

Dans la première scène de « *Ma deuxième peau* », le père, observé par le narrateur bébé, se rase ; dans une des dernières scènes c'est le même homme vieilli, tel qu'il apparaît dans la glace de la salle de bains qui rase son fils, incapable de se préparer convenablement pour les obsèques de la personne qu'il aime. Entre ces deux moments, vingt ans ont passé. Anton se rend compte du caractère obsolète de certaines valeurs : la famille, la tradition, la hiérarchie, transmises par un système éducatif rigide (les professeurs leur reprochent à lui et à Willem d'entretenir un lien d'amitié trop serré). Mais son aliénation est surtout due à sa sexualité, qui est considérée en marge, et, partant, contre l'ordre naturel des choses. Pourtant elle lui donne une chance extraordinaire de se rendre compte qu'en n'ayant pas sa place, il doit lui-même la trouver.

Il prend conscience que rien n'est donné d'avance, qu'il faut se créer soi-même, construire sa vie, réinventer l'amour. Anton est très prudent, c'est un rêveur qui n'ose pas agir trop vite. S'il envie l'aplomb de son cousin Roland, son goût de l'aventure, une part de lui-même désire également à une vie tranquille voire petite-bourgeoise. Ses émotions dépassent son entendement. Il hésite sans cesse. Pour expliquer sa façon de penser, comparée à celle de Roland, il dit qu'il est comme une domestique « qui ouvre prudemment des tiroirs, essaie en cachette des robes devant la glace et les range sans un faux pli. »

Et c'est son père qui, en lui donnant une leçon de rasage, sans le savoir, lui donne un conseil de vie : « Tout simplement, accompagner le mouvement. Suivre les lignes de ta nature. C'est ainsi qu'on ne se coupe pas. » L'ambiguïté du titre « *Ma deuxième peau* », c'est peut-être aussi bien le monde dans lequel Anton a grandi, ce milieu modeste de fermiers désargentés, l'enfance, les

¹ site Internet gay

parents...; que son premier amour, Willem ; que, enfin, la langue qui devient le sanctuaire de son deuil, les mots qui enveloppent son sentiment de perte, et tentent de le traduire.

Ce roman nous fait partager la confusion émotionnelle d'Anton, son impuissance face à un sentiment qu'il ne sait définir. Une histoire d'amour et de deuil. Pour moi, l'important dans un livre, c'est ce qu'il y a entre les lignes, les "trous" qui laissent transpirer l'imaginaire.

Ma deuxième peau

Élevé dans un village de Flandre, Anton est un enfant unique choyé par sa famille nombreuse, rassurante et protectrice. Le décès brutal d'un oncle, l'arrivée d'un cousin mystérieux et envahissant sonnent le glas d'une période bénie pour le petit garçon, confronté pour la première fois à la dureté de l'existence. Vient l'âge des secrets, des découvertes et des premières amours, puis l'événement qui fera basculer Anton dans le monde des adultes.

Après Marcel, Erwin Mortier réussit un roman extrêmement émouvant, feutré et fort à la fois, magnifiquement servi par la traduction de Marie Hooghe.

Erwin MORTIER, *Ma deuxième peau*, Paris: Fayard, 2004.

Ma deuxième peau, Erwin Mortier

Anton, le fils, est issu d'une famille paysanne dont la ferme a dû être vendue. Le père s'est converti en ouvrier. Nous sommes près de Bruges, dans les années 60-70. Anton est habillé au moins coûtant. La famille héberge un cousin, Roland, à peine plus âgé. Il est solide, cruel, brutal, rote et trousse les filles.

Nulle sympathie ne s'ébauche entre les deux cousins. Anton serait ainsi donc destiné à rester seul avec lui-même, si, à la rentrée scolaire, un nouveau venu, Willem, ne le prenait en sympathie.

Anton reconnaît ce garçon qui semble venu tout spécialement « pour lui.» Willem est le fils d'un architecte, une autre classe sociale. Il sort Anton de son monde limité, mais peut-être pas encore de sa solitude. Les initiatives viennent de Willem. Il attire Anton dans sa famille, lui offre sa présence sans jamais peser, moque un peu son caractère rêveur. Les deux garçons sont maintenant amants. Le dernier été avant l'entrée à l'université...

Dans la première scène de « Ma deuxième peau », le père, observé par le narrateur bébé, se rase ; dans une des dernières scènes c'est le même homme vieilli, tel qu'il apparaît dans la glace de la salle de bains qui rase son fils, incapable de se préparer convenablement pour les obsèques de la personne qu'il aime. Entre ces deux moments, vingt ans ont passé. Anton se rend compte du caractère obsolète de certaines valeurs : la famille, la tradition, la hiérarchie, transmises par un système éducatif rigide (les professeurs leur reprochent à lui et à Willem d'entretenir un lien d'amitié trop serré). Mais son aliénation est surtout due à sa sexualité, qui est considérée en marge, et, partant, contre l'ordre naturel des choses. Pourtant elle lui donne une chance extraordinaire de se rendre compte qu'en n'ayant pas sa place, il doit lui-même la trouver.



Il prend conscience que rien n'est donné d'avance, qu'il faut se créer soi-même, construire sa vie, réinventer l'amour. Anton est très prudent, c'est un rêveur qui n'ose pas agir trop vite. S'il envie l'aplomb de son cousin Roland, son goût de l'aventure, une part de lui-même désire également à une vie tranquille voire petite-bourgeoise. Ses émotions dépassent son entendement. Il hésite sans cesse. Pour expliquer sa façon de penser, comparée à celle de Roland, il dit qu'il est comme une domestique *«qui ouvre prudemment des tiroirs, essaie en cachette des robes devant la glace et les range sans un faux pli.»*

Et c'est son père qui, en lui donnant une leçon de rasage, sans le savoir, lui donne un conseil de vie : *«Tout simplement, accompagner le mouvement. Suivre les lignes de ta nature. C'est ainsi qu'on ne se coupe pas.»* L'ambiguïté du titre «Ma deuxième peau», c'est peut-être aussi bien le monde dans lequel Anton a grandi, ce milieu modeste de fermiers désargentés, l'enfance, les parents...; que son premier amour, Willem ; que, enfin, la langue qui devient le sanctuaire de son deuil, les mots qui enveloppent son sentiment de perte, et tentent de le traduire.

Ce roman nous fait partager la confusion émotionnelle d'Anton, son impuissance face à un sentiment qu'il ne sait définir. Une histoire d'amour et de deuil. Pour moi, l'important dans un livre, c'est ce qu'il y a entre les lignes, les "trous" qui laissent transpirer l'imaginaire.

Traduit du néerlandais par Marie Hooghe, Fayard, 2004, 234 p., ISBN : 2213619166

Erwin Mortier, né en 1965 (Hansbeke, Flandre-Orientale, 1965 -), a étudié l'histoire de l'art à Gand, où il vit et travaille aujourd'hui. Dès la publication de son premier roman, *Marcel*, en 1999, la critique a salué l'apparition d'un grand auteur flamand, capable de renouveler des sujets traditionnels par la seule magie de son écriture. Mortier y traite le thème " clausien " de la Flandre pendant l'Occupation, à travers le regard qu'un adolescent, projection de l'auteur, porte sur la mémoire d'un oncle collaborateur. *Marcel* a ouvert un cycle poursuivi par *Mijn tweede huid* (Ma deuxième peau, 2000), subtil et attachant roman de formation où le narrateur évoque avec une mélancolie teintée d'humour ses années de collège et la découverte de son homosexualité. Le triptyque s'est achevé en 2002 avec le roman *Sluiterijd* (Temps de pose). L'écriture ciselée de Mortier va de pair avec un art de la suggestion qui fait que les moments dramatiques eux-mêmes semblent baigner dans une atmosphère rêveuse. Erwin Mortier a également débuté en poésie avec le recueil *Vergeten licht* (Lumière oubliée, 2000).

<http://culture-et-debats.over-blog.com/article-283144.html>

Voici un beau roman d'Erwin Mortier, écrivain flamand, qui scande l'adolescence d'Anton en trois périodes, trois étapes structurantes.

A peine âgé de trois ans, Anton s'émerveille de tout ce qu'il perçoit et qu'il croit être le centre du monde. Sa famille et son père avec lequel il partage le bain, et qu'il observe pendant qu'il se rase. Il accompagne sa mère également dans la salle de bain. Et puis il y a ce vieil oncle qu'il le prend sur ses genoux et qui meurt soudainement. Dans la famille il côtoie un cousin, Roland, de peu son aîné mais suffisamment pour recevoir des torgnoles pour un comportement un peu brut de décoffrage. Roland scande « dans le trou » pour rythmer l'enterrement de l'oncle. Une génération disparaît et celle d'Anton arrive. Ce sont ensuite les années de l'école primaire et des premières amitiés le long des canaux entre Bruges et Gand. On pourrait entendre *le vent chanter dans le plat pays qui est le mien* du grand Jacques. Son père a dû se résoudre à abandonner la terre pour un emploi de minotier, la vie reste difficile dans ces années 70, pour la famille d'Anton. Roland, dont la mère souffre de troubles psychiques vient partager la chambre du jeune cousin. L'occasion de découvrir les transformations corporelles, les premiers émois dus à l'éveil d'une sexualité pubertaire. Au collège il se lie d'amitié avec Willem, une liaison mal vue par leurs professeurs rigoristes de l'institution religieuse où ils étudient. Les deux adolescents partagent naturellement les plaisirs de l'amitié. Doucement ils se rapprochent comme pour mieux s'armer face aux autres.

Anton ressemble à un garçon un peu fragile, peu attiré par les joutes sportives, préférant la tranquillité d'une lecture. Avec Willem naît une complicité en contrepoint à la rusticité de son cousin. Willem plus dégourdi, plus entreprenant l'invite dans sa famille plus aisée.

Mortier raconte avec tact ses beaux moments relationnels entre les deux adolescents. Dans la dernière partie Anton comprend la dimension singulière qui l'unit à Willem. Ce n'est pas simple de reconnaître l'amour qu'il porte à son ami.

Alors qu'un drame surgit, ce sera son père avec finesse et sensibilité qui lui offrira le moyen de dépasser un deuil réel, en écho à celui de l'enfance et de l'adolescence. Dans une dernière scène le père qui l'aide à se raser transmet ce simple et beau conseil de vie: *Tout simplement, accompagner le mouvement. Suivre les lignes de ta nature. C'est ainsi qu'on ne se coupe pas.* La boucle peut se refermer, Anton change de peau grâce à ce passage de main. Les mots ne sont pas prononcés, mais l'attention de la sœur, un geste paternel suffisent pour aider Anton à surmonter sa peine.

La langue de Mortier est magnifique, et on peut féliciter le travail de la traductrice d'avoir si bien retranscrit la beauté poétique du texte. Les métaphores viennent stimuler notre imaginaire et elles nous transportent dans d'agréables rêveries.

Ma deuxième peau, traduit du Flamand par Marie Hooghe, chez Fayard.

<http://psykokwak.livejournal.com/47516.html>

Erwin Mortier : une interview dans La libre Belgique à propos de Marcel

Je tiens à préciser (ou à rappeler) que je ne suis pas l'auteur des lignes qui suivent. C'est une interview dans *La libre Belgique* que j'ai importée sur internet.

Le « Marcel » d'Erwin Mortier, entre histoire de Flandre et histoire belge

ENTRETIEN

Erwin Mortier exerce sa rage d'écrire en évoquant le passé controversé des nationalistes flamands et en parlant de l'oubli, cette nuit aveugle. Entretien.

Pourquoi avoir choisi de revisiter le passé collaborationniste des nationalistes flamands dans « Marcel », un sujet déjà traité par Hugo Claus dans « Le Chagrin des Belges » ?

Le sujet est loin d'être épuisé : le thème de la collaboration recouvre de nombreux dilemmes humains tels que la fidélité et la trahison, l'idéalisme et l'idéologie pouvant conduire à la mort, l'aveuglement moral... C'est dans cette optique que j'ai écrit « Marcel ». Claus et d'autres ont pris ce même point de départ qui est la perspective universelle plutôt qu'historique. Selon moi, « Marcel » est l'histoire de quelqu'un qui, dans son enfance, a été marqué par une « petite » histoire de famille, mais étroitement liée à l'Histoire parce qu'elle a engendré des sentiments de faute, de culpabilité et des attentes inexprimées par la génération précédente. Le narrateur revoit passer le film de son enfance : il a symboliquement enterré ce passé pour pouvoir revendiquer sa propre vie. Aujourd'hui, il reste beaucoup de sujets tabous, au Sud comme au Nord de la Belgique, et tant qu'on ne peut les aborder, le « pardon historique » du Mouvement flamand ne sera qu'un symbole vide de sens. Dans le roman, Marcel ressemble à ce garçon sans passé, immortel : il ne peut mourir, on ne peut pas en faire son deuil et, par conséquent, il n'est pas possible de se réconcilier avec son passé, avec notre Histoire.

Sur le même thème, l'approche d'un écrivain flamand sera différente de celle d'un auteur hollandais comme Harry Mulisch...

C'est la perspective qui est différente. Quand on évoque la collaboration en Flandre et aux Pays-Bas, il faut d'abord savoir que le contexte historique est différent dans les deux cas. Du point de vue littéraire, cette différence ne me paraît pas essentielle. Dans ce même esprit, l'unique perspective intéressante me semble être le temps. Claus et Mulisch ont vécu la Seconde Guerre mondiale, moi non. « Marcel » était pour moi l'occasion de m'exprimer en tant qu'arrière-petit-neveu d'un collaborateur mort en Russie, sur le front de l'Est. Âgés de vingt ans, mes grands-parents ont sympathisé avec les Allemands. Ce passé a marqué mon enfance, même si je suis né vingt ans après la fin de la guerre. Ce passé controversé, j'ai continué à le regarder en face à travers la littérature : c'était pour moi le meilleur moyen d'expression pour le revisiter.

On dit parfois que la Flandre stimule une création polymorphe.

Je crois que mes romans — après « Marcel », ont paru « Mijn tweede huid » et « Sluiterijd » — sont des commentaires satiriques sur l'illusion de créer un art typiquement flamand ou belge. Avons-nous une littérature nationale ? Il est quand même étrange qu'à l'école, nous ayons appris à connaître les oeuvres de Felix Timmermans, Cyriel Buysse, Ernest Claes mais nous n'avons jamais lu un seul livre de Maeterlinck, Verhaeren, Eekhoud, Lemonnier, ni d'autres écrivains francophones de Belgique... Ils font pourtant partie de notre patrimoine culturel. Cette interdiction d'évoquer cette période (controversée) de notre passé est très réelle, on ne s'en rend pas toujours compte.

Pour moi, la trinité Belgique-Flandre-Wallonie est une oeuvre d'art très intéressante : de part et d'autre de la frontière linguistique, on se sert d'une « liturgie » très hasardeuse, ce qui a pour conséquence que la Belgique est obligée à chaque fois de réinventer sa propre histoire, celle d'un pays dont la situation est continuellement précaire. À travers mes livres, j'essaie de sauver la Belgique et j'espère que mes romans se lisent aussi ironiquement comme une « Histoire de Belgique » ou alors comme « une histoire belge ».

© La Libre Belgique 2003

LIVRAISONS MARCEL, d'Erwin Mortier

Article paru dans l'édition du 21.03.03

Du narrateur du premier roman d'Erwin Mortier, on ne saura que peu de chose. Sauf de son enfance, secrète et solitaire, passée dans la maison de ses grands-parents. Là, sa grand-mère (« sage-femme qui accouchait de sa race à rebours ») partage son temps entre son métier de couturière et une dévotion à ses défunts dont les photos ornent le salon. Sur l'une d'elles, figure Marcel autour duquel plane un lourd secret. Quel acte a-t-il commis pour que vingt ans après, l'opprobre soit encore jeté sur cette famille de « chemise noire » ? Pour que les chuchotements des grandes personnes se chargent de gravité dès lors que son souvenir affleure. Dans une atmosphère lourde de parfums surannés, tout l'art d'Erwin Mortier est de suggérer plutôt que de dire. De laisser deviner, à fleur de mots, la douleur d'une famille entachée d'un passé pour le moins trouble.

Traduit par Marie Hooghe, Fayard, 170 p., 16 €.

P/

Marcel

par Vanessa Postec

Lire, mars 2003

Au début des années 1970, dans un village de Flandre, un petit garçon, élevé par ses grands-

parents, s'ennuie. Rien d'étonnant à cela. La grand-mère, une fois ses travaux de couture terminés, passe le plus clair de son existence à cultiver sa passion pour les morts: «Elle était la sage-femme qui accouchait sa race à rebours.» De son côté, le grand-père ne s'intéresse qu'à la parfaite ordonnance du jardin potager. Quant à Stella... «parente éloignée et bonne à tout faire», ce n'est pas elle qui fera rêver l'enfant. Pour tromper le temps, il grimpe dans son refuge, le grenier peuplé de malles mystérieuses. Mais aussi le seul endroit de la maison dont l'atmosphère n'est pas alourdie par les non-dits. Car, dans cette région où les rancunes sont tenaces et la guerre mal digérée, les secrets de famille ont la vie dure. Jusqu'au jour où le garçonnet subtilise une lettre confiée à sa grand-mère par un parent moribond. Les voiles se déchirent alors peu à peu et l'ombre de Marcel, décédé sur le front de l'Est quelques dizaines d'années plus tôt, prend corps. Ouvrage intimiste, troublant, *Marcel* est le premier roman d'un historien d'art, qui sut transformer un coup d'essai en coup de maître: son livre a été couronné de nombreux prix, tant en Belgique qu'aux Pays-Bas.

Pardonnez-nous nos enfances

CRITIQUE

Mortier fait miroiter l'amour des mots.

- Après une «trilogie informelle» sur la mémoire et la fin de l'innocence *Marcel* (Fayard, 2003), *Ma deuxième peau* (2004), *Temps de pose* (2005, même éditeur) Erwin Mortier revient avec un court roman, *les Dix Doigts des jours*. «Revenir» n'est sans doute pas le mot juste, tant les thèmes sont les mêmes : Flandre petite-bourgeoise qui a peur du qu'en-dira-t-on et égraine son chapelet tout en se méfiant de l'étranger ; jeunesse qui s'émerveille de la polysémie du monde ; univers des adultes à jamais inaccessible. Livre après livre, Erwin Mortier, né en 1965 dans la région gantoise, creuse un sillon toujours plus profond où l'écriture se déploie moins en nostalgie qu'en sensations. Ce qui intéresse l'auteur n'est pas tant d'émailler les souvenirs que de faire miroiter au fil des pages la luminosité du regard de l'enfance.

Dans *les Dix Doigts des jours*, Mortier ne donne aucun indice précis de la période, bien qu'on imagine, vu le décor fruste, qu'il s'agit d'une autre époque, on joue encore aux billes et aux autos. Ici pas d'interrogations éthiques, comme dans *Marcel* où se posait le cas du duel de l'affect et de l'Histoire (la grand-mère vouait un culte à son défunt frère pronazi), pas plus que de questions sur l'aliénation sexuelle, comme dans *Ma deuxième peau* où le narrateur refait, à l'âge mûr, le chemin de l'amour perdu. Le petit héros du dernier texte d'Erwin

Mortier est un enfant d'avant l'âge de raison, il se situe dans ce moment-charnière, riche de possibles lexicaux, sorti du babil des premiers pas, il parle et comprend. Mais si les mots ont du sens, ils possèdent surtout l'harmonie des sons, l'éclat des couleurs, la plasticité des formes : *«Parfois des mots montent en toi aussi brusquement que de l'eau de pluie qui jaillit à gros bouillons d'un égout bouché. Des mots comme magnifique. Des mots-éclats comme Pentecôte. Des mots épais, couverts de duvet. Lobélia.»* C'est qu'en élisant un narrateur vierge de raisonnements logiques, le romancier qui est aussi poète (*«Je ne vois pas la différence entre poésie et roman»*) a voulu radicaliser sa démarche d'écrivain qui consiste à faire de la langue une autre peau. Frontière poreuse qui absorbe le réel, médiatise les phénomènes sans pouvoir les expliquer. Aussi le livre est-il court : à cet âge-là l'univers est dense, l'infini du temps tient dans l'espace d'une saison.

Une maison d'été, Papa, Maman, Grand-maman, Tante, des visiteuses : la vieille Tu-sais ou Pasque, qui livre la viande à bicyclette et boirait bien un petit *«portatif»*... Et l'histoire de se résumer à un événement : la mort d'Arrière-grand-père. Soudain les noms changent, Arrière-grand-père devient Edouard, Papa devient Hilaire, Tante devient Angèle. Les cousins *«français»* débarquent et avec le petit diable, Yves. Il y a surtout un mot que le narrateur apprend : *«Mourir, c'est le mot qui se répète en toi pour s'exercer. Il est sur ta langue, sucré comme la colle des timbres, et attend que tu ouvres la bouche. Il n'y a pas de couleurs qui apparaissent devant tes yeux quand tu dis mourir, et quand tu dessines des gens qui meurent, tu ne vois pas la différence avec des gens qui dorment ou qui nagent.»* Alors l'enfant continue à jouer. Et l'apprentissage du deuil se fait ailleurs. L'ultime scène du livre est le contraire du coup de théâtre, son efficacité tient à sa délicatesse, l'enfant joue dans l'herbe avec sa mère qui est enceinte, il fait rouler des voitures sur son ventre arrondi, il lui a demandé d'*«être-morte»* et puis lui aussi s'allonge près d'elle et veut *«être-mort-pour-toujours»*, comme s'il voulait arrêter le cours des choses, la naissance du petit frère, le temps qui enterrera cet été-là. Comme s'il venait de comprendre que mourir c'était au début.

Un entretien vidéo :

http://www.ina.fr/archivespour tous/index.php?vue=notice&from=fulltext&num_notice=3&ful l=Flandre+Orientale&total_notices=7